

devenus entièrement et essentiellement chrétiens, ces monuments paraissent avoir été d'un usage continu. En France et dans la Grande-Bretagne, on n'a sans doute cessé d'en construire que vers le VIII^e ou le IX^e siècle, excepté peut-être dans quelques régions reculées, où leur usage a pu ne disparaître que deux ou trois siècles plus tard, comme en Scandinavie.

Ces résultats ne s'appliquent pas évidemment aux tumulus ou barrows entièrement en terre, pour lesquels nous ne possédons actuellement aucun chronomètre ; ils s'appliquent moins encore à l'homme des cavernes ou à l'art paléolithique, dont la date reste encore plongée dans la nuit des temps préhistoriques.

La destination des monuments en pierre brute est plus facile à déterminer que leur date. A part de très-rares exceptions qu'il est aisé de reconnaître, tous paraissent avoir été des tombeaux ou des cénotaphes. Ou bien, comme les tumulus à chambres et les dolmens, ils furent les lieux de sépulture de personnages illustres ; ou bien, comme les grands cercles et les alignements, ils furent érigés en l'honneur de guerriers morts sur un champ de bataille, que leurs corps fussent ou non inhumés dans l'endroit ; ou enfin, comme les monolithes en pierre brute des monts Khassias, ils furent des offrandes aux esprits des morts.

Presque toujours cette destination funéraire des monuments mégalithiques peut être prouvée par ce fait qu'ils ont été utilisés pour le culte des ancêtres. Au contraire, il n'existe aucune preuve authentique qu'un cercle ou un dolmen ait jamais servi au culte d'Odin ou bien de Minerve, de Mars, de Vénus ou des autres dieux des druides ; encore moins peut-on y voir des traces d'un culte du soleil ou de la lune. Inutile d'ajouter qu'il n'y a non plus nulle raison d'y voir des temples du serpent. Honorer les morts et se les rendre propices, telle est la double idée qui, en orient comme en occident, paraît avoir présidé à l'érection de ces mystérieux monuments que l'on trouve dispersés en si grand nombre à la surface de l'ancien continent.

CHAPITRE XIV.

AMÉRIQUE.

Si cet ouvrage avait quelque prétention d'être une histoire complète ou une statistique des monuments mégalithiques du monde, il pourrait être nécessaire d'entrer dans les détails et de décrire avec quelque étendue tous ceux du nouveau continent ; mais, grâce à la forme qu'il a prise, il nous suffira d'indiquer aussi brièvement que possible quels sont ces monuments, quels rapports ils peuvent avoir avec ceux que nous avons décrits jusqu'ici et quelle est leur portée dans l'argumentation qui fait le sujet de ce travail.

Heureusement, en ce qui concerne l'Amérique du nord, les renseignements ne font pas défaut. Dans le premier volume de leurs *Contributions smithsonniennes à la science* (1), les Américains possèdent une description détaillée de leurs antiquités telle qu'aucune nation ne peut se vanter d'en avoir. L'étude avait été confiée à MM. Squier et Davis, qui se sont acquittés de leur mission avec autant de zèle que de science. Le texte est élégant et clair ; tout ce qui est purement théorique a été laissé de côté et les planches sont exactes et soignées. Si nous possédions un tel ouvrage sur notre pays, il y a longtemps que tous les problèmes qui les concernent seraient résolus ; malheureusement il ne s'est point trouvé chez nous de Smithson, et parmi nos nombreux millionnaires, pour qui la dépense serait un rien, il n'y en a pas un qui possède les connaissances nécessaires pour pouvoir comprendre l'importance de ce genre de recherches, pas un, par conséquent, qui se sente porté à faire les frais indispensables pour leur exécution.

(1) *Ancient monuments in the Mississippi Valley*. Philadelphia, 1847.

AMÉRIQUE DU NORD.

L'on peut affirmer qu'il n'y a pas de monuments en pierre brute sur le continent de l'Amérique septentrionale ; mais il s'y trouve en revanche des ouvrages en terre fort étendus et appartenant aux mêmes catégories que ceux de l'ancien monde, plus quelques variétés nouvelles, représentant par exemple des animaux, qui sont spéciales au nouveau continent. Ils sont répartis de la manière suivante par MM. Squier et Davis (p. 7) :

1. Enceintes défensives.
2. Enceintes sacrées et mixtes.
3. Tertres de sacrifice.
4. Tertres de sépulture.
5. Tertres servant de temples.
6. Tertres en forme d'animaux.

Nous n'avons pas à nous occuper des enceintes construites dans un but de défense ; elles ressemblent à toutes celles qui ont eu une semblable destination dans tous les lieux du monde : c'est toujours un fossé longeant un rempart qui sert à la fois d'abri pour les assiégés et d'obstacle pour l'ennemi. Quelques-unes de ces enceintes ont en Amérique une étendue considérable et accusent non seulement un grand progrès dans l'art de la défense, mais encore la présence d'une nombreuse population.

Les enceintes dites *sacrées* ne sont pas seulement nombreuses et étendues, mais elles ne ressemblent à rien de ce qui existe ailleurs. Dans le seul comté de Ross, nos auteurs en signalent au moins 100 de diverses dimensions et, dans l'état de l'Ohio, 1,000 ou 1,500, dont quelques-uns d'une surface de 40 à 80 hectares (100 à 200 acres).

La figure ci-contre peut donner une idée de leur forme ordinaire. Toutes ont une avant-cour de forme carrée ou octogonale avec quatre ou huit entrées, et précédant un cercle généralement complet, dans lequel on pénètre par un passage ou une ouverture qui donne sur l'avant-cour. Ces enceintes ont pour clôture une levée en terre de 1^m50 à 9 mètres de haut, et un fossé presque invariablement situé à l'intérieur du rempart.

Cette dernière particularité, que nous avons déjà rencontrée en Angleterre, ne permet pas d'y voir des fortifications ou des moyens de défense. Ce ne sont pas non plus des tombeaux dans le sens ordinaire du mot, d'abord parce que nous savons parfaitement, par les milliers de tumulus qui parsèment la plaine, ce que furent les tombeaux dans cette contrée ; en second lieu, parce que, contrairement aux cercles anglais, ces enceintes sont situées dans les lieux les plus riches et les plus peuplés de l'Amérique. Elles se trouvent très-fréquemment près des cours d'eau ou des voies naturelles de communication, de telle sorte que plusieurs des cités actuelles occupent encore le même emplacement.

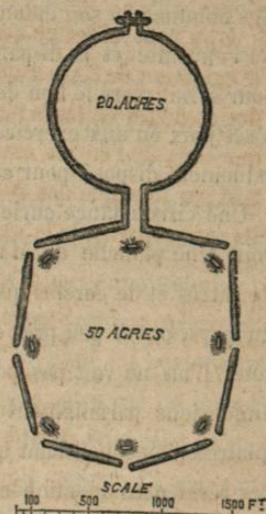


Fig. 227. — Enceinte en terre, de Newark (Amérique).

Nous n'avons donc à choisir qu'entre deux hypothèses : ou bien ce furent des enceintes sacrées, des temples, comme le prétendent nos auteurs, ou bien ce furent des résidences royales, c'est-à-dire des palais.

Nous avons dit que le cercle d'Avebury ne pouvait pas être un temple à cause de son étendue : ici, cet argument s'applique avec une double force. On ne conçoit guère que des temples puissent avoir de 20 à 40 hectares de superficie. Aucun de nos squares publics n'a une pareille étendue, et tous nos parcs réunis n'occuperaient pas un espace aussi considérable que les enceintes de Newark qui, d'après MM. Squier et Davis, couvrent une surface de plus de quatre milles carrés. Cependant, toutes ces enceintes appartiennent à un même groupe et toutes ont des fossés à l'intérieur. Des temples de ces dimensions, sans divisions, sans tertres, ni ouvrages permanents d'aucune sorte, sont des anomalies difficiles à comprendre, et nous ne connaissons pas de culte auquel ils puissent appartenir ; personne, du reste, n'a essayé de nous dire quel était ce culte et comment il utilisait ces vastes espaces dans un but religieux.

Si nous adoptons l'idée que ce furent les résidences des chefs de tribus,

la difficulté est moins grande. Le chef pouvait avoir sa tente au milieu du cercle, et autour d'elles pouvaient se grouper celles de ses sujets ou des hommes de son entourage; cela expliquerait à la fois les dimensions de l'enceinte et la disparition de toutes traces d'habitations. L'avant-cour serait alors le lieu de réunion de la tribu, celui où elle se livrait à ses jeux ou aux exercices du corps : l'endroit semble, en effet, admirablement disposé pour cela.

Une circonstance curieuse semble venir à l'appui de cette manière de voir. Une planche de MM. Squier et Davis représente quatre groupes de carrés et de cercles qui tous quatre, quoique situés en diverses parties du pays, ont à peu près exactement la même étendue, 324 mètres de côté. L'on ne voit pas pourquoi l'on eût construit quatre temples de dimensions parfaitement égales, tandis que l'on comprend mieux que quatre chefs constituant une sorte de tétarchie, aient été tenus d'avoir des résidences identiques.

Quant au fossé intérieur, il avait aussi sa raison d'être, qu'il n'est pas difficile de comprendre : c'était même une nécessité dans un temps où l'on ne connaissait pas nos égouts modernes. Sans lui, toutes les pluies qui tombaient fussent restées à la surface du sol et n'eussent pas tardé à transformer l'enceinte en un marécage.

MM. Squier et Davis partagent en deux classes les tertres coniques qu'ils fouillèrent. Il en est qu'ils appellent « tertres de sacrifice » parce qu'ils y trouvèrent à fleur de terre ce qui leur parut être des autels avec des traces d'une chaleur intense, comme si pendant longtemps on avait allumé du feu en cet endroit. Il est évident cependant que de pareils résultats peuvent être obtenus en une semaine aussi bien qu'en des années, et il est extrêmement difficile de comprendre pour quelle cause l'on eût enfoui un autel dans un tumulus. S'il avait servi pendant des années à cet usage, pourquoi et à quelle occasion se fût-on décidé à l'enfouir? Si l'on suppose, au contraire, que ce fut le bûcher funéraire de quelque chef, qu'on s'en servit pour brûler des victimes tout le temps que durèrent les funérailles et qu'alors seulement on l'enfouit, tout s'explique assez aisément, mieux du moins que dans l'autre hypothèse.

Les véritables « tertres funéraires » sont, nous l'avons déjà dit, extrêmement nombreux et de toute grandeur, depuis quelques pieds jusqu'à 20 mètres de haut et 300 mètres de circonférence. Il paraît que les morts y étaient enterrés sans cercueils, du moins sans cercueils de pierres, et généralement dans la position assise ou recourbée que l'on trouve si fréquemment en Scandinavie et en Algérie.

Les « tertres servant de temples » sont généralement des pyramides tronquées, de forme carrée ou oblongue, avec des plans inclinés qui y conduisent de trois côtés et souvent de quatre. Ils rappellent absolument pour la forme les Téocallis des Mexicains; seulement ces derniers paraissent toujours avoir été en pierre. Quels que soient du reste les matériaux employés à la construction, dans l'un comme dans l'autre cas, la forme est celle d'un temple. La première chose nécessaire en effet pour qu'un sacrifice humain ou une autre grande cérémonie puisse s'accomplir devant tout le peuple, c'est une plate-forme élevée où les ministres puissent dominer la foule et être vus de tous. L'absence de cette plate-forme dans l'Ohio, ainsi que dans nos cercles anglais, constitue même une des plus graves objections que l'on puisse faire à la théorie qui y voit des temples. Dans ces deux cas, il est vrai, un Téocalli en terre se rencontre dans les cercles, mais cela ne prouve pas plus qu'ils ne sont pas des résidences que la présence d'une chapelle ou d'un lieu consacré au culte dans nos palais ne prouvent qu'ils sont eux-mêmes des temples. Il ne faut pas oublier, du reste, qu'il est fort difficile de tracer une ligne de démarcation un peu précise entre la maison de Dieu et le palais du roi. En Egypte, la chose ne fut jamais possible, et au moyen-âge les monastères royaux et les résidences royales se confondirent souvent. Il ne serait donc pas surprenant que l'on rencontrât la même confusion en Amérique; cependant, le nombre énorme de ces enceintes circulaires—1,000 à 1,500 dans un seul Etat,—leur immense étendue, parfois de 40 à 80 hectares, et l'absence générale de tout ce qui a rapport au culte, suffisent, semble-t-il, pour les faire ranger parmi les constructions civiles plutôt que parmi les constructions sacrées. On peut le dire même des enceintes qui renferment trois ou quatre de ces tertres

en forme de temple, avec le seul espace nécessaire pour la circulation tout autour ; dans ce cas cependant, la ligne de démarcation entre les deux catégories est évidemment dépassée, et il y aurait lieu de les classer parmi les enceintes sacrées. Les enceintes de ce genre se trouvent spécialement au sud, dans le Texas et dans les Etats les plus rapprochés du Mexique, ce qui semble indiquer qu'ils appartiennent à une race plus voisine des Toltecs et des Aztecs que des tribus du Nord.

Les tertres représentant des animaux sont les seuls dont il nous reste à parler. L'un d'eux représente, au dire de nos auteurs, un serpent de 210 mètres de longueur, en y comprenant la queue repliée en spirale et la bouche entr'ouverte pour avaler un œuf (?) de 48 mètres de long sur 18 de large. On serait tenté au premier abord de ranger ce fait parmi les monstrueuses inventions de Stukeley ; cependant, si l'on se rappelle que les Américains constructeurs de tertres n'ont pas seulement représenté des hommes, mais des animaux, des quadrupèdes et des lézards, la chose devient moins invraisemblable. En même temps, le simple fait que la forme du serpent est ici parfaitement reconnaissable suffit pour montrer que nos rangées de pierres sans nulle sinuosité ne furent pas érigées dans le même but et qu'il a fallu une imagination des plus complaisantes pour y voir des *dracontia*.

Mais si l'on peut admettre que cette levée représente un serpent, il ne suit nullement de là qu'elle ait été l'objet d'un culte. Sa véritable signification ne peut être connue qu'en la comparant aux autres tertres figurant aussi des animaux, mais d'une autre espèce ; or, on ne saurait prétendre que tous aient été des idoles, ni qu'ils aient le moindre rapport avec ce que l'on rencontre dans l'ancien continent.

Il n'y a pas d'erreur possible sur le compte des autres tertres représentant des quadrupèdes ; mais pourquoi le peuple qui les érigea prit-il ce moyen bizarre de représenter les animaux qu'il possédait ou dont il était entouré ? Pour pouvoir le dire, il faudrait avoir plus de renseignements que nous n'en possédons sur ce peuple et sur les ouvrages qu'il a laissés ; ces monuments n'ayant pas, du reste, d'analogue en Europe, ne nous intéressent que médiocrement (1).

(1) Je ne puis m'empêcher de penser que les grands animaux en pierre qui bordent

Il ne nous reste plus qu'à essayer de savoir s'il existe quelque rapport réel entre ces monuments d'Amérique et ceux de l'ancien continent, et par suite, quelle lumière leur étude pourrait jeter sur les problèmes discutés dans les pages qui précèdent. Si l'on veut établir qu'il a jadis existé des relations directes entre les deux continents, il faut pour cela remonter jusqu'aux temps préhistoriques, alors que la configuration des terres et des mers n'était pas ce qu'elle est aujourd'hui. Personne ne prétendra, croyons-nous, que depuis que les continents ont pris leur forme actuelle, il se soit fait au travers de l'Atlantique quelque migration assez considérable pour peupler le pays ou pour exercer une influence sensible sur les mœurs et les coutumes du peuple qui s'y trouvait préalablement établi. Il se peut que les Scandinaves aient pénétré au X^e ou XI^e siècle jusqu'en Amérique, par le Groënland, devant ainsi de quelques siècles la découverte de Christophe Colomb ; mais ce fait n'est qu'une nouvelle preuve de l'action envahissante des races aryennes et il n'a rien à voir avec les peuples constructeurs de tumulus ; si des rapports réels ont vraiment existé dans les temps historiques entre l'ancien et le nouveau monde, ce dut être par le détroit de Behring ou les îles Aléoutiennes. Il n'est pas invraisemblable que le peuple qui couvrit de tumulus les steppes de la Sibérie ait pu émigrer au travers des eaux calmes de l'Océan Pacifique septentrional et qu'il se soit étendu graduellement jusqu'au Wisconsin et à l'Ohio, où il aurait laissé ces traces de son passage. On peut admettre encore que le même peuple asiatique se soit répandu à l'ouest de son berceau primitif, et qu'il soit le même que celui qui couvrit nos plaines de barrows ; mais en dehors de cette supposition, il n'en est pas une qui puisse rendre compte des faits tels que nous les connaissons. Il est à noter cependant que le peuple qui fut l'auteur des ouvrages en terre que nous trouvons en Amérique ne s'éleva jamais jusqu'à l'emploi de la pierre brute pour ses tombeaux ou ses temples et qu'il ne paraît pas s'être jamais servi du fer ni du bronze. Le cuivre

les avenues conduisant au tombeau des empereurs de Chine peuvent avoir quelque rapport avec les animaux en terre d'Amérique. C'est là cependant une simple conjecture, qui ne saurait évidemment servir de base à une argumentation.

natif, sans nul mélange, étant le seul métal que l'on ait découvert dans ces tombes, cette double circonstance semble séparer entièrement ce peuple de celui qui érigea les monuments mégalithiques de nos pays.

Malheureusement aussi l'étude des Indiens à peau rouge qui occupaient l'Amérique septentrionale à l'époque de sa découverte n'est pas de nature à jeter beaucoup de jour sur la question. Ces Indiens ne sont jamais sortis de la condition de chasseurs ; ils n'ont pas de séjour fixe et pas d'œuvres d'art. Au contraire, le peuple constructeur de tertres fut un peuple pasteur, peut-être même agriculteur ; il eut des établissements fixes et un état de civilisation supérieur à celui que les Peaux-Rouges ont jamais atteint ou qu'ils sont susceptibles d'atteindre.

Mais, si l'on aurait tort de voir dans les Peaux-Rouges qui ont occupé dans les temps modernes les territoires de l'Ohio et du Wisconsin, les descendants des constructeurs de tertres, il y a, ou plutôt il y avait jadis, sur la côte occidentale de l'Amérique, des tribus auxquelles on pourrait avec quelque raison décerner ce titre. Par leur constitution physique et plus encore par leurs œuvres d'art, les Hydahs et les indigènes de l'île Vancouver et de l'archipel de la reine Charlotte nous donnent une idée de ce que dut être le peuple constructeur de tertres. Or, s'il en est ainsi, ce serait dans l'Asie septentrionale, et non en Europe, qu'il faudrait chercher l'origine de ce peuple mystérieux ; c'est là seulement, nous en sommes convaincu, que l'on trouvera la solution de nos difficultés concernant cette phase de la civilisation dans l'Amérique septentrionale.

AMÉRIQUE CENTRALE

Si nous pénétrons un peu plus au sud, nous nous trouvons dans le Mexique et le Yucatan, en présence de phénomènes qui sont exactement l'inverse de ce que nous avons rencontré dans le Wisconsin et l'Ohio. Ici tout est en pierre ; la terre n'a jamais été employée ou bien elle l'a été seulement à l'intérieur des constructions. Cependant il est un fait qui ne permet pas de ranger les monuments mexicains dans la catégorie

de ceux qui font l'objet de ce livre : toutes les pierres de l'Amérique centrale sont travaillées ; nous ne croyons pas que nulle part on ait érigé des pierres brutes ; les obélisques mêmes qui rappellent le plus nos menhirs sont tous taillés, comme les Babas des steppes, et souvent avec beaucoup de délicatesse. Il peut se faire qu'ils proviennent de monuments en pierre brute, analogues à ceux d'Europe, mais on ne saurait l'affirmer jusqu'à ce que l'on ait trouvé des traces de ces monuments ; dans tous les cas, ils ne peuvent pour le moment être d'aucun secours.

Les mêmes remarques s'appliquent au Pérou avec une égale force, mais non avec une égale précision. Personne ne prétendra, croyons-nous, qu'il y ait eu communication directe entre l'Europe et la côte occidentale de l'Amérique du sud avant Christophe Colomb. Il y a cependant, entre les monuments du Pérou et ceux des Pélasges de la Grèce ou des Tyrrhéniens de l'Italie, des analogies frappantes dont il est impossible de rendre compte autrement qu'en admettant que des peuples arrivés au même degré de civilisation et usant des mêmes matériaux doivent produire les mêmes résultats, surtout s'ils ont quelques gouttes du même sang dans les veines, comme la chose est assez probable dans la circonstance.

Quoi qu'il en soit, il ne semble pas qu'il y ait de monuments en pierre brute dans l'Amérique méridionale. Par exemple, les ruines de Tiahuanaco, que l'on a souvent citées pour leur ressemblance avec les monuments « druidiques, » en sont aussi distinctes que possible. Il est vrai qu'il y a des séries de pierres qui rappellent plus ou moins nos menhirs entourant un espace carré ou circulaire ; mais ces pierres sont soigneusement taillées et elles formaient primitivement des pilastres dans des murs en briques ou en petites pierres qui ont aujourd'hui disparu (1). Les portes qui donnaient sur cette enceinte sont aussi formées d'une seule pierre, mais elles accusent un travail plus parfait que tout ce que l'on trouve ailleurs ; c'est à peine si l'Égypte atteignit cette perfection dans les meilleurs jours de ses Pharaons.

(1) *History of Architecture*, par l'auteur, II, p. 774.

Les mêmes remarques peuvent s'appliquer aux cercles et carrés décrits par M. Squier (1). Sauf erreur de notre part, ils sont, comme les cercles d'Houel à Gozzo, dont il a été question plus haut, les traces des fondements de constructions circulaires et carrées dont la partie supérieure a disparu. En tout cas, en attendant que l'on y fasse des fouilles ou que l'on vienne à retrouver quelque tradition qui les concerne, l'on ne saurait appuyer aucun argument sur leurs analogies accidentelles avec nos cercles de pierres.

Il n'est pas douteux que les tertres et les anciennes pierres sculptées du continent américain ne constituent un groupe de monuments des plus intéressants, qui mériterait d'attirer plus longtemps notre attention. Il semble, en effet, que s'ils étaient parfaitement connus, ils répandraient une lumière abondante sur l'origine et les migrations des diverses races aborigènes; mais ils n'appartiennent pas à la classe de monuments qui nous occupe et ne semblent pas avoir le moindre rapport direct avec ceux de l'ancien monde. Comme, d'un autre côté, leur examen plus complet ne résoudrait probablement aucune des difficultés que nous avons rencontrées, l'on comprendra qu'ils n'occupent pas un espace considérable dans un ouvrage consacré à la recherche de l'âge et de la destination des monuments en pierre brute.

(1) *The American Naturalist*, 4 mars 1870.

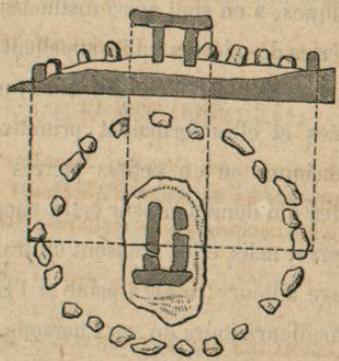


Fig. 228. — Dolmen près de Bône (Algérie).

TABLE DES MATIÈRES.

	PAGES
PRÉFACE DU TRADUCTEUR	VII
PRÉFACE DE L'AUTEUR.....	XLVII
CHAPITRE I.	
INTRODUCTION.....	1
CHAPITRE II.	
OBSERVATIONS PRÉLIMINAIRES. — Tumulus; dolmens; cercles; avenues; menhirs.....	34
CHAPITRE III.	
ANGLETERRE. — Avebury et Stonehenge.....	69
CHAPITRE IV.	
AUTRES ANTIQUITÉS ANGLAISES. — Aylesford; Ashdown; Rollright; Penrith; Derbyshire; Stanton-Drew; petits cercles; dolmens.....	126
CHAPITRE V.	
IRLANDE. — Moytura; cimetières; Boyne; Lough-Crew; Clover-Hill; dolmens.	187
CHAPITRE VI.	
ÉCOSSE. — Cercles et barrows des Orcades; Maes-Howe; pierre trouée de Stennis; Callernish; cercles du comté d'Aberdeen; Fiddes-Hill; tertres de Clava; pierre d'Aberlemmo; pierres sculptées; croix de l'île de Man...	253
CHAPITRE VII.	
SCANDINAVIE ET ALLEMAGNE SEPTENTRIONALE. — Introduction; champs de bataille; tombeau de Harald-Hildetand; longs-barrows; tumulus; dolmens; Drenthe: hunebeds.....	289